

Georges Rémoud:
(Correspondent de
Guerre del' "Illustration")
Avec les Vaincus
La Campagne de
Thrace
Octobre 1912-Mai 1913
Paris 1913
2.25-26

Le train qui vient de nous croiser a détaillé, à peine la gare de Seidler passée; quatre wagons sont sur le flanc, les rails tordus et les traverses brisées.

Juste à ce moment, le commandant Wasfi Bey, qui est chargé des correspondants de guerre, nous avertit que nous allons retourner sur nos pas pour nous établir à Tchoulou, à quarante kilomètres en arrière de Seidler.

Le général en chef de l'armée de Thrace s'y trouve déjà et, d'après ce que nous explique le commandant Wasfi Bey, pour les raisons suivantes: tandis que l'avant-garde turque établie sur la ligne d'Andrinople-Kirk-Kilissé continue à s'y défendre sur ses positions, la véritable confrontation des armées ottomanes se ferait entre Bunar-Hissar et Adana-Bourgas.

La ligne comprise entre ces deux points en représente le front, tandis que l'état-major se tiendrait à Tchoulou.

Les Correspondants de Guerre au Camp de Tchoulou. [2.29-40]

25 Octobre. Nous débarquons à Tchoulou au petit matin parmi la cohue des fugitifs et tirons à grand-peine des wagons nos chevaux à demi morts de froid, nos tentes et nos bagages. Quelques heures après, nos tentes se dressent dans le pli d'une vallée large de deux kilomètres environ, entourée de collines dont la plus haute n'a pas plus de soixante mètres, et où les soldats s'accumulent autour de nous.

Un pâturage rare et menu, de grandes et lentes ondulations, pas de villages, celui de Tchoulou se cachant derrière un pli de la colline; une route serpente, franchissant celle-ci sans cesse parcourue par des régiments, résonnant du passage des caissons d'artillerie et du trot des chevaux.

2 -
Nous sommes à peu près prisonniers. On ne nous dit rien, on ne nous laisse rien voir.

La situation d'un officier chargé de trente-cinq journalistes, comme est le commandant Wasfi Bey, obligé de répondre à toutes leurs questions, objections, réclamations, est, il faut d'avouer, difficile.

Les intérêts de ces journalistes sont, le plus souvent, opposés les uns aux autres et toujours différents des siens propres.

L'un veut faire de la stratégie, l'autre raconter des scènes colorées et pittoresques qui peuvent choquer l'amour-propre national, celui-ci envoyer des photographies, ou des films cinématographiques des spectacles, de scènes qu'il ne doit pas être vu. Beaucoup se jalourent, chacun a une volonté, une intention, un désir particulier et, aux difficultés qui séparent les individus, s'ajoutent celles qui séparent les individus, s'ajoutent celles qui séparent les peuples et les races.

Il y a ici des Ottomans, des Français, des Anglais, des Allemands, des Hongrois, des Américains, des Russes. Quelques-uns dont la patrie est unie par d'antiques liens de religion et de sang aux peuples balkaniques, en dépit de leur évidente honnêteté personnelle et professionnelle, pour- raient, à leur insu, fournir dans leurs communications à leurs journaux de précieuses indications à l'ennemi.

Le commandant Wasfi Bey, obligé de lire et de censurer en moyenne trente-cinq télégrammes et lettres chaque jour, nous recommande d'être brefs, discrets, incolores, autant qu'il soit possible.

Nous sommes probablement les gens les moins informés de la guerre qui soient au monde.

Nous formons là une sorte de collège turbulent, un pénitencier pour journalistes indisciplinés. Parqués dans un camp entre deux collines, n'ayant pas le droit d'en sortir, découvrant un horizon de deux kilomètres peuplé de tentes, et ayant à essayer de faire de mauvaise copie. ---

(à continuer)

Il fait un froid de carard. J'ai peine à tenir ma plume, bien que j'aie fait acheter un réchaud au charbon de bois qui flambe sous ma tente. Dehors il souffle une terrible bise du nord. On parle de nous emmener à Tcherkeskeni, une vingtaine de kilomètres en arrière de Tchorkou, ou se trouve le généralissime Nazim pacha, ou sinon, dans le village même de Tchorkou, car, couchant en plein air, par ce temps, nos chevaux vont crever sans faute, et disparaissent volés par les rôdeurs. Un certain nombre de correspondants ne sont pas plus à l'abri que leurs chevaux. Certains n'ont pas de tente, ayant compté sur les Turcs. L'un possède pour tout campement un lit cage. Les officiers qui nous sont attachés sont entassés cinq sous une petite tente qu'ils ne peuvent fermer.

27 octobre. Je ne vois rien, je ne vois rien, sinon, de temps à autre, le long de la route Tchorkou - Dimotica, des soldats qui défilent, las de la marche, de la trop longue étape, le bout du nez et les doigts glacés, mal encadrés par de trop rares officiers, précédés d'une musique inhongroise, et qui s'arrêtent ici, dressent leur camp et ajoutent des tentes à des tentes par centaines et milliers. - - -

En Villégiature à Tchorkou

Littéralement nous mourions de froid dans la plaine et sous nos tentes.

L'exode a donc été décidé vers la petite ville de Tchorkou, sise à deux kilomètres de la gare, sur la colline. Il fallut mobiliser tout ce qu'il y avait dans le pays de charrettes, de vieilles berlines, de chariots à boeufs pour le transport de nos bagages, et nous voilà, cherchant une place sur la route, avant de la chercher dans le bourg, à travers le défilé ininterrompu des soldats d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, à travers les fourgons de ravitaillement, les équipages du génie.

Dans la ville, même grouillerent, soldats assiégeant les fours des boulangers, gardés par des sentinelles baïonnette au canon, réguliers et irréguliers, campements de tous côtés, tentes qui s'élèvent ou s'abattent, et parmi ce fouillis et cet encombrement, une petite ville turque à maisons de bois, peintes, minuscules, pareilles à des joncs, avec ses arbres, ses kawadjis classiques, ses bons-hommes à fez, à turbans, à grandes barbes, tout cela reprenant, dans le moment actuel, au milieu de cette foule guerrière, comme une originalité et une fraîcheur nouvelles.

Nous courons à la recherche d'une maison. Tout est assailli. Vingt Anglais s'empilent dans une espèce d'hôtel dont ils jettent dehors à grand fracas les matelas à poux et à puces pour y installer leurs lits de camp.

Nous trouvons dans un endroit un peu plus écarté une grande maison, avec écurie au rez-de-chaussée, une grande pièce au premier, sorte de galerie, sur laquelle donnent les chambres plus petites, ainsi qu'on voit dans les maisons vénitienes.

Les murs sont peints en bleu tendre. Il y a des oléographies suspendues et présentées dans des cadres dorés: Napoléon III, Victoria, le Patriarche Oecuménique Joachim constellé des décorations, quelques cartes postales galantes, et le portrait de la maîtresse de la maison Calliope.

Quand partirons-nous pour le front? Que se passe-t-il devant nous? Se bat-on? Silence absolu. Nous posons quelques centaines de fois par jour la question aux officiers qui sont chargés de nous. Point de réponse.

On nous avait promis de nous faire suivre l'État-major général.

Mais il paraîtrait qu'il est parti aujourd'hui pour le front et nous demeurons là à nous morfondre. C'est un magnifique concert de récriminations parmi le peuple des journalistes. La nervosité est à son comble et l'éclat tout proche.

(Tuposin)

29 octobre, matin. On entend distinctement une violente canonnade levant porte et le son peut venir de très loin. La direction est celle de Lule-Bourgas.

Dans la plaine, des troupes passent, se dirigeant vers le nord. Régiments, service de l'intendance, charrettes avec le drapeau du Croissant Rouge.

Dans le sens opposé continue l'exode des paysans poussant leurs troupeaux, traînant leur misérable bagage, autour duquel se pressent les femmes apeurées, qui, tandis que la cohue se fait plus épaisse et plus tumultueuse, se cramponnent les unes aux autres par leurs robes de peur d'être séparées.

29 octobre soir. La canonnade continue. La nuit tombe et on l'entend encore.

Le village a été vu en par ordre militaire, de tous les soldats qui y erraient, et ont été renfermés dans la caserne voisine.

Des sentinelles gardent les boutiques d'approvisionnement. Défense de sortir.

Le commandant Warfi bey nous fait avertir que nous partirons le lendemain au matin portant sur nos chevaux des vivres pour trois jours.

30 octobre. Dès le matin, nous sommes prêts.

Mais comment nos rosses de chevaux feront-elles pour porter et nos personnes et l'orge et les vivres et le minimum de campement nécessaires pour trois jours? Au dernier moment, on nous dit d'emmener nos charrettes. J'en ai acheté une hier. Il y fait atteler l'un de nos chevaux, je charge ma tente et les bagages principaux, un de mes domestiques la conduira ainsi qu'un soldat que me donne le commandant.

De nouvelles, aucune.

(Anodouli)

6
Nous partons vers 9 heures.

Le village est plein de soldats.

Des paysans y vendant tranquillement leurs moutons, leurs légumes, de braves gens attablés aux petits cafés et fumant le narghileh.

La foule se presse aux portes des boulangeries.

Il fait un beau soleil.

Les petites maisons turques brillent de toutes leurs couleurs, les vagues suspendues, passant d'une maison à l'autre, par-dessus la rue, ont de beaux tons d'automne.

On parle un instant à la sortie du village, les sentinelles, en dépit de nos officiers, hésitant à nous laisser poursuivre.

Puis nous prenons la route, dépassant les convois, dépassant les troupes, quittant la chaussée pour trouver dans la plaine, que le soleil a quelque peu desséchée, une voie plus libre, moins encombrée.

Nous traversons la station de Tchorkou, nous faufilant entre les nombreux trains qui arrivent du front de bataille où s'y rendent.

Et la campagne s'étend vaste, nue, inondée de soleil, avec un pauvre pâturage de fin d'octobre, sans un arbre, formant de grandes ondulations lentes, et terminée au loin par de longues silhouettes de montagnes d'un bleu glacé.

Le canon tonne sans arrêt, quelquefois une voix plus forte traverse ce perpétuel, ce monotone grondement ou roulement. Il semble parfois changer de direction, suivre comme route ces ondulations lointaines qui se déroulent sous nos yeux et nous arriver selon le mouvement de leurs pentes, le couloir de leurs vallées.

Tout le long de la route les soldats exténués se sont couchés, dorment serrés les uns contre les autres, et de quel

(à continuer)

sommeil profond d'hommes recrus, épuisés, qui sont comme tombés là et qui cherchent dans le repos une nouvelle vie, les uns sur le ventre, les autres le nez au soleil, les babines retroussées, la bouche ouverte, ronflant, puisant de toutes leurs forces.

Nous passons des gués à côté de ponts en dos d'âne, à grandes arcades, sur lesquels les convois s'accumulent.

Puis commence, sur des charrettes, à pied, qui sur un âne, qui sur un cheval, qui grimpé sur une vache, l'un traînant l'autre, le défilé des blessés, les uns la tête enveloppée de bandes sanglantes, les autres sans pansement, un grand nombre atteints à la main ou le bras brisé qu'ils soutiennent dans leur vareuse, ou laissant pendre un moignon au bout duquel dégonfle le sang. Le long de la route des médecins, des infirmiers du Croissant Rouge, les recueillent, retont leurs bandages, et ils reprennent leur marche à petits pas, ménageant le peu qui leur reste de courage et de force pour se soutenir.

Ainsi par milliers.

Des villages brûlent.

La voix du canon se rapproche ou plutôt, c'est nous qui approchons. Mais il est près de 4 heures. Nous sommes encore à une quinzaine de kilomètres du champ de bataille. Il nous sera impossible d'arriver ce soir.

Nous avançons encore et, un dernier pont passé, nous nous arrêtons non loin du village de Karistiran.

Nous voudrions poursuivre; la bataille n'est plus très loin maintenant et continue furieuse, ---

~~Nous~~ 31 octobre. Nous allons marcher vers le front, c'est-à-dire vers Akceskeni; quand, tout à coup, un énorme flot d'hommes, de chevaux, de chars, de canon, pêle-mêle, débouche de Karistiran, grossissant sans cesse, couvrant la campagne, s'accumulant au passage du pont. Pas de doute

cette fois, l'armée turque baken retraite, rompu et en complet désordre.

Des officiers passant, ils confèrent avec le commandant Wasfi bey, et celui-ci, nous réunissant, nous dit: « Messieurs, je n'ai aucune nouvelle de l'état-major; nous sommes sans vivres, nos chevaux très fatigués et n'ayant pas mangé; il faut revenir vers Tchoulou. »

Tandis que les gendarmes arrêtent à l'entrée du pont la cohue des voitures et cherchent à mettre quelque ordre dans la retraite, nous passons la rivière à gué.

Nous revoici sur la route parcourue la veille.

D'un bout à l'autre de l'horizon elle est convertie comme d'une fourmilière humaine, et le mot n'est pas juste, car il y a dans une fourmilière de l'ordre, de l'activité, mais ceci est un troupeau misérable d'écloués, de blessés, d'hommes épuisés de fatigue et de faim, dont toute l'énergie et les forces vives se concentrent à tenter de mettre encore une fois encore une autre peut-être, un pied devant l'autre.

Un blessé, grimpé sur un cheval, avance doucement à chaque pas, doucement comme s'il ne pouvait dire plus haut sa souffrance.

L'un s'arrête, demeure immobile, essayant de reprendre haleine, les mains sur les cuisses, tâtant s'il lui reste assez de force encore pour faire un pas de plus.

D'autres se sont couchés le long de la route; quelques-uns s'entraident, se soutiennent, et tous sont transis de froid, mouillés, percés par l'humidité de la nuit.

Le canon tonne de nouveau.

Sauf cette voix, grand silence.

Quelques plaintes, des visages tristes, sérieux, barés par l'idée fixe; des gens qui cheminent; pas de fuyards, ils sont trop las, pas de panique comme à Kirk-Kilissé, nuls regards de haine pour nous autres, une sorte d'abattement, d'indifférence profonde à tout.

Des officiers blessés qui se sont fait panser retournent au front. L'un a la figure mutilée et tout enveloppé d'un bandage qui ne laisse voir que les yeux.

(à u x u t u r)

Tout à coup un régiment de cavalerie et deux bataillons d'infanterie barrent la route et la campagne avoisinante à quelques kilomètres. Ordre est donné à tous, sauf aux blessés, de retourner vers le front; et qui passe outre est sabré. Je vois alors un spectacle tragique; ces malheureux, épuisés, qui ont tant peine pour venir jusqu'ici, hésitent, une angoisse indicible se lit dans leurs yeux et crispe leurs traits. Les uns se couchent, ou plutôt tombent là, les autres font demi-tour sans protester, reprennent leur même pas d'homme qui va succomber tout à l'heure, ignorant ce qu'ils font, n'accommodant plus leur pensée à leurs actes, pareils à des automates, et s'en retournent vers le combat.

31 octobre. A Tchoban, nous trouvons les attachés militaires arrivés aujourd'hui même de Constantinople.

1^{er} novembre. Voilà ce que nous avons vu. Hors la certitude de la défaite turque et la retraite à laquelle nous avons assisté, nous ne savons rien et ne pouvons obtenir aucun détail.

Nous séjournons à Tchoban, nous avons retrouvé notre ancienne demeure chez Calliope.

Beaucoup d'habitants chrétiens se sont enfuis.

On a pillé quelques boutiques, mais, en somme, pas grand dommage.

Des soldats passent sans cesse, trainards, rôdeurs, gens qui n'ont pas mangé et s'efforcent de trouver du pain.

Calliope elle-même n'a pas déménagé, mais a seulement retiré des choses les objets les plus précieux: glaces, photographies, cartes postales et le portrait du métropolite œcuménique Joachim. Elle est partagée entre la peur que lui causent Turcs et Bulgares, autant les uns que les autres, pour qui la pousse à fuir et à tout planter là, et le désir de nous soustraire encore quelques piastres qui l'induit à demeurer. Elle vient se rassurer dans notre compagnie, et sa conversation, hors de longues histoires dans un grec que j'entends peu, est faite surtout des mots "Turchi, Bulgari", qu'elle accompagne d'un geste significatif.

qu'il de sa main sur son cou, indiquant qu'ils le lui couperont sans nul doute, et de « gourchs, gourchs », cette dernière parole qui veut dire piastres, suivie de chiffres qui croissent sans cesse. Il s'agit là du prix de son hospitalité. La crainte de la bataille, du bombardement, du massacre ne l'empêche pas d'estimer notre séjour favorable à son enrichissement, voire à faire réparer sa maison, en particulier à reposer des vitres aux fenêtres. Voici précisément que le compère vitrier vient de les apporter, ces belles vitres, neuves, montées d'avance, comme on fait ici, sans mastic, à même de grands châssis de bois, et nous en réclame le prix. Refus, protestations; nous affirmons que c'est à Calliope de payer. Elle s'en indigna: si elle a fait remettre des vitres, c'est pour nous préserver des courants d'air, assure-t-elle. Mais nous ne nous laissons point ébranler. Et le vitrier démonte ses châssis l'un après l'autre sous les yeux de Calliope, indiquée contrefaçon, contelui, l'œil plus noir que jamais et consterné.

Il y a là aussi un photographe grec, homme d'une courtoisie infinie, atteint de tics nerveux et d'hystérie, qui qu'il ne bougera point, s'accommodera des Turcs, des Bulgares, du diable même.

Il veut faire notre photographie et la conserver comme souvenir. C'est un homme intéressant et qui a eu certainement de grandes peines de cœur, car je vois dans sa chambre pour tout ornement, un petit pot ridicule contenant dessous d'une fleur soigneusement entretenues au dessous d'une photographie de femme.

J'envoie mes bagages à Tcherkeskeni ou je ne rendrai rien.

2 novembre. Il a plu toute la nuit; cela continue, les rues de Tchoulou, sont transformées en cataractes.

Avec le lieutenant Kemal Bey, le Prince Hilmi, et Cuinet, correspondant du Matin, nous décidons de gagner, coûte que coûte, Tcherkeskeni. Deux soldats nous accompagnent. Je n'ai jamais vu semblable tempête. Sous le vent, la pluie file presque

(à l'ouest)

horizontale, mêlée de petits grêlons qui vous coupent la figure; les imperdables, les doubles manteaux, les capuchons turcs sont traversés en un instant, les bottes transformées en baquets d'eau; les malheureux chevaux glissent, s'apèrent, enforcent jusqu'au poitrail. Des

Des soldats cheminent devant nous, battus par la tempête, se serrant les uns contre les autres comme un troupeau de moutons; des trainards tout le long du chemin ont renoncé à marcher, s'assoient les fesses dans l'eau, avec le geste résigné, abandonné, de quelqu'un qui est décidé à mourir là.

La pluie noie les immenses horizons gris, lamentables, pareils à un manteau trop mouillé qu'une pente plus absorbante d'eau qui l'exsude et d'où elle dégonfle en torrents.

Nous nous arrêtons un instant dans une ferme. Nous repartons. Toujours même spectacle et la nuit commence à tomber.

Le long du chemin, les chevaux qui crèvent, essaient un dernier effort pour vivre, et demeurent là, oscillant sur leurs quatre pattes avant de tomber.

Nous traversons une rivière débordée enfin, après quatre ou cinq heures de marche, nous voilà à Tchorkeskeni.

3 novembre. Vers 4 heures de l'après-midi, les correspondants restés en arrière à Tchorkou arrivent avec le commandant Wasfibej.

-2.57

2.60